

LE TEMPS

WEEK-END

SUPPLÉMENT
CULTURE & SOCIÉTÉ

SAMEDI 24 AVRIL 2021
N° 1187

L'ADIEU À UNE FERME

PHOTOGRAPHIE Le Fribourgeois Tomas Wüthrich dévoile une série réalisée il y a vingt ans, au moment où ses parents ont dû renoncer à leur petite exploitation. ●●● **PAGES 22-23**

(TOMAS WÜTHRICH)

(IN)CULTURE

Comme un retour au Salon indien

► Si je possédais la DeLorean construite par Doc Brown dans *Retour vers le futur*, j'inscrirais, sur le cadran de cette voiture à voyager dans le temps, la date du 28 décembre 1895. Ce soir-là, à Paris, dans le Salon indien du Grand Café, était organisée la première séance publique de l'histoire du cinéma. Après avoir dévoilé leur cinématographe à quelques scientifiques, en privé, Auguste et Louis Lumière projetèrent une dizaine de bandes à une trentaine de spectateurs. On dit souvent que face à *L'Arrivée d'un train en gare de La Ciotat*, le public recula, soudainement effrayé par cette locomotive semblant vouloir sortir de l'écran.

Un journaliste présent, enthousiaste, écrira au lendemain de cette première qu'enfin, «la mort cessera d'être absolue». Face à des images fixes s'animant soudainement, ces premiers spectateurs réagirent de manière collective, comme l'a rapporté le plus célèbre d'entre eux, Georges Méliès: «Nous restâmes tous bouche bée, frappés de stupeur.» Tel est le pouvoir du cinéma: les émotions qu'on ressent face à un écran peuvent être décuplées par les réactions des personnes partageant la même expérience. Entendre une salle rire de manière simultanée ou sortir de concert son mouchoir est, pour un réalisateur, une récompense ultime.

Or depuis une année, on vit une accélération foudroyante des projections solitaires sur des écrans modestes. Certains films n'ont pas souhaité attendre la réouverture des salles et ont été vendus à des plateformes ou proposés en vidéo à la demande et, parfois, c'est regrettable. Je suis par exemple persuadé que si j'avais découvert *Mank* – qui voit David Fincher s'intéresser à l'écriture du scénario de *Citizen Kane* par Herman J. Mankiewicz – dans un cinéma, j'en aurais pleinement goûté les qualités formelles, alors que mon ordinateur portable m'a donné l'impression d'uniquement mettre en lumière certaines errances narratives.

Mais voici qu'enfin, après une affreusement longue deuxième fermeture, les salles ont pu rouvrir. Une aubaine pour Visions du Réel, qui s'achève à Nyon, et pour les Rencontres 7e Art Lausanne, qui s'ouvrent ce beau 26 avril. Si plusieurs conversations auront lieu en ligne, comme celle que j'aurai le plaisir d'animer avec Irène Jacob, on pourra revoir sur grand écran des classiques comme *The Party*, *Tenue de soirée*, *Raging Bull* ou *Profession: reporter*. Courez-y, observez, malgré les distances et le masque, les gens qui sont autour de vous, et imaginez lorsque la lumière s'éteindra que vous êtes au Salon indien du Grand Café, ce 28 décembre 1895. Faites comme si cette séance était la toute première. ■

STÉPHANE GOBBO

🐦 @StephGobbo



BALLAKÉ SISSOKO, LA KORA EN PARTAGE

Le musicien malien publie un nouvel album sur lequel il a invité, pour des duos de funambules, Camille, Feu! Chatterton, Piers Faccini ou encore Oxmo Puccino. ● **PAGE 26**

L'HOMME EST UN ANIMAL SOCIAL

Dans son dernier essai, Géraldyne Prévot-Gigant rappelle que l'être humain a besoin de rencontres. Car les liens sociaux permettent de «réenchanter sa vie». ● **PAGE 27**

LA MAFIA, MODE D'EMPLOI

Magistrat aguerri et écrivain inspiré, Gianrico Carofiglio lève le voile dans son dernier polar sur un système des plus opaques. «L'Été froid» est mené de main de maître. ● **PAGE 29**

LOUISE GLÜCK FAIT PARLER LES FLEURS

La poétesse américaine lauréate du Prix Nobel de littérature en 2020 est enfin traduite en français. «L'Iris sauvage» et «Nuit de foi et de vertu» subjuguent par leur profondeur spirituelle. ● **PAGE 30**

LE CRÉPUSCULE D'UNE FERME

STÉPHANE GOBBO
@StephGobbo

Le Fribourgeois Tomas Wüthrich retrace dans un livre d'artiste les derniers mois d'activité de l'exploitation de ses parents. Réalisée entre 1999 et 2000, sa série est également exposée au Musée grüerien

► Les machines ont été vendues, tout comme les vaches. L'étable est vide, tristement vide, on sent bien dans le regard de Hans et Ruth Wüthrich ce mélange de mélancolie et de résignation. Après une trentaine d'années à exploiter la ferme héritée des parents de Ruth à Châtres, dans le nord du canton de Fribourg, dans sa partie germanophone, le couple a dû se résoudre à cesser ses activités. La réforme agraire aura eu raison de leur petite exploitation. C'était au printemps 2000. De leur dernière année de labeur, il reste un témoignage fort, celui de leur fils Tomas, photographe. Le livre d'artiste qu'il publie aujourd'hui, accompagné par une exposition au Musée grüerien, à Bulle, se lit comme un roman-photo. Il y retrace chronologiquement la disparition de cette *Ferme no 4233*, numéro d'exploitation qui est aussi le titre de sa série, réalisée en argentique et en noir et blanc, comme pour mieux en souligner la dimension crépusculaire.

Tomas Wüthrich étudie au MAZ, l'École suisse des journalistes de Lucerne, lorsque ses parents l'informent en 1999 de leur décision de renoncer à leur métier d'agriculteurs. «C'était la première fois qu'ils proposaient un cursus en photojournalisme», explique celui qui avait précédemment effectué un apprentissage d'ébéniste, avant de travailler dans le social. «Je venais de commencer ce projet personnel lorsque je me suis inscrit au MAZ. D'un côté j'apprenais le métier de photographe, de l'autre j'accompagnais mes parents. Ce fut très intense.»

L'HUMAIN DERRIÈRE LES CHIFFRES

Le Fribourgeois dévoilera pour la première fois ce travail dans les pages de *Das Magazin*, supplément du *Tages-Anzeiger*. Une consécration qui lui permettra de se lancer activement, en indépendante, dans le photojournalisme. «J'avais déjà eu des commandes du *Bund* et de la *Berner Zeitung*, mais c'est la première fois que mon travail personnel était publié.» Et voici donc que vingt ans plus tard, cette *Ferme no 4233* ressort en quelque sorte de l'oubli, comme un éclairage historique d'une implacable réalité, celle de la disparition des petites exploitations agricoles.

En ouverture du livre publié – en allemand et en français – par Scheidegger & Spiess, la reproduction d'un texte écrit en 2001 par le journaliste Balz Theus rappelle qu'à la fin du XXe siècle, ces petits domaines étaient «incapables de résister à la concurrence en compensant la baisse des prix par une augmentation de leur production». Au cours des années 1990, leur nombre est passé de 92815 à 73591. Tomas Wüthrich enfonce le clou: «Après la Deuxième Guerre mondiale, nous avions en Suisse environ 200000 fermes. Aujourd'hui, il n'y en a plus que 50000, et cela continue de baisser: il y en a en moyenne deux qui disparaissent chaque semaine. Mais mon projet va

au-delà des chiffres: vous voyez les gens qui se cachent derrière, les sentiments.»

Au-delà des qualités esthétiques de la série, on ne peut s'empêcher d'y déceler aussi une dimension politique. D'autant plus à deux mois d'une votation importante sur deux initiatives populaires demandant l'interdiction des produits phytosanitaires et l'abandon des subventions pour les exploitations utilisant des pesticides ou administrant de manière préventive des antibiotiques à leurs bêtes. Pour Tomas Wüthrich, une lecture politique de son travail est évidente, même si au départ ce n'était pas le but recherché. «Quand vous voyez à quel point le sujet est émotionnel, que vous percevez la souffrance, alors oui, ça devient politique.» Le message subliminal qui se cachait derrière ses images serait la défense des petits domaines, dit-il. «Si vous avez quelques petits champs, vous pouvez travailler en biodynamique, mais c'est beaucoup de travail. Lorsque vous êtes dans une production quasi industrielle, cela devient vraiment très difficile. Or le gouvernement veut privilégier les grandes exploitations. Si on continue de miser là-dessus, il n'y aura bientôt plus d'insectes et que de l'eau polluée. C'est pour cela qu'il vaut mieux privilégier les petites fermes, mais avec un vrai soutien étatique.»

NARRATION CINÉMATOGRAPHIQUE

Le photographe se souvient de son enfance à la ferme avec plus de tendresse que de nostalgie. S'il aimait traîner dans l'étable, au milieu des vaches, il a très vite pris conscience que le travail d'agriculteur était intense et exigeant. «Avec mon petit frère, on souffrait du manque de temps que mes parents avaient à nous accorder.» Reprendre le domaine? Il n'y a jamais songé. «Après mon apprentissage d'ébéniste, j'ai quitté la ferme et je n'y suis pas revenu pendant longtemps. Il me fallait quitter le village, faire une pause. Mais à 24 ans, lorsque ma première fille est née, je me suis rendu compte que j'avais envie d'y retourner avec elle. Mon métier d'ébéniste m'a permis de nous aménager un petit appartement, mais comme on se disputait avec mes parents, je suis reparti...»

Pour l'élaboration de *Ferme no 4233*, il s'est replongé dans les 372 rouleaux de pellicules utilisés d'avril 1999 à avril 2000. Passant d'une planche-contact à l'autre, il a retenu quelques dizaines d'images avec en tête l'envie de proposer une narration cinématographique. «J'ai commencé par numériser 500 images et pendant plusieurs jours, j'ai cherché comment raconter cette histoire. Dans les premières pages, vous ressentez quelque chose d'étrange. Quand vous voyez le village en plongée, avec cette lumière étrange, ça évoque un film de David Lynch... Quelque chose va se passer mais vous ne savez pas quoi.»

«Pour mes parents, ce projet donne une voix aux petites gens qui normalement ne peuvent pas s'exprimer»

TOMAS WÜTHRICH, PHOTOGRAPHE



Tomas Wüthrich raconte de manière chronologique la dernière année qu'ont passée ses parents dans leur ferme. Ses images disent l'importance de mieux défendre et soutenir les petites exploitations face à l'agriculture industrielle. (TOMAS WÜTHRICH)



Garder l'intérêt du lecteur, ménager une certaine tension, proposer un livre qui ne soit pas trop long... Pour le photographe, trop d'ouvrages photographiques se feuillettent plus qu'ils ne se regardent. De fait, le sien invite à une lecture attentive. Page après page, on apprend à connaître ses parents, on découvre des gestes qui ne seront plus répétés – dernière moisson, dernière récolte... Puis se dessinent, avec la vente des machines et le départ des vaches, les contours d'une inéluctable disparition. Il y a là, au

final, comme un travail de deuil. Ses images sont à la fois tendres et violentes, tendresse pour ce qui ne sera plus et violence de voir des travailleurs de la terre condamnés à renoncer.

«Quand je regarde ces photos, je ne ressens aucune tristesse, constate Tomas Wüthrich. Mes parents sont encore en vie et ils sont heureux que le livre sorte, qu'il y ait cette exposition à Bulle. Pour eux, ce projet donne une voix aux petites gens qui normalement ne peuvent pas s'exprimer. Il y a même quelque chose

de magique qui me rend heureux: je reçois beaucoup de messages et de témoignages de gens qui me disent qu'ils sont émus. En quelque sorte, ce livre m'a permis d'être en paix avec mes parents. Pendant longtemps je les ai blâmés: pourquoi vous n'aviez pas de temps pour nous, pourquoi vous n'admettiez pas que la photographie est une vraie profession? J'ai toujours cherché leur reconnaissance, cette parution boucle en quelque sorte un cycle.» ■

«Tomas Wüthrich - Ferme n° 4233», Musée grüerien, Bulle, jusqu'au 6 juin.



Auteur | Tomas Wüthrich
Titre | Ferme n° 4233
Éditions | Scheidegger & Spiess
Pages | 176



PUBLICITÉ

MOHAMMAD RASOULOF, IRAN

THERE IS NO EVIL

«Mélodrame, action, peinture sociale.»

CLAP



MAINTENANT EN SALLE

trigon-film